



CENDRILLON

OPÉRA-COMIQUE DE CHAMBRE POUR SEPT VOIX ET PIANO (1904)

Pauline Viardot

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

SOMMAIRE

A) PAULINE VIARDOT, ARTISTE MULTIPLE

- | | |
|---|---|
| 1) « Une famille où le génie semblait héréditaire » | 4 |
| 2) Pauline cantatrice | 5 |
| a) les débuts | 5 |
| b) la gloire | 6 |
| 3) George Sand, une amie fidèle | 6 |
| 4) Le salon musical des Viardot | 7 |
| 5) Du chant à l'enseignement et la composition | 8 |

B) CENDRILLON

- | | |
|--|----|
| 1) Argument | 10 |
| 2) Spécificités de la version de Pauline Viardot | 12 |
| 3) <i>Cendrillon</i> : profusion d'adaptations | 12 |

C) LA PRODUCTION DE L'OPÉRA COMIQUE

- | | |
|---|----|
| 1) Les chanteurs de l'Académie de l'Opéra Comique à l'honneur | 14 |
| 2) Entretien avec Thierry Thieû Niang, metteur en scène | 14 |
| 3) Entretien avec Émilie Roy, scénographe | 16 |

D) OUTILS PÉDAGOGIQUES

- | | |
|---|----|
| 1) Bibliographie | 18 |
| 2) Iconographie | 18 |
| 3) Suggestions d'Activités Pédagogiques | 19 |
| a) quizz pour les plus petits | 19 |
| b) thèmes à développer pour les plus grands | 20 |

E) ANNEXES

- | | |
|--|----|
| 1) <i>Cendrillon</i> ou <i>La Petite Pantoufle de Verre</i> , Charles Perrault | 21 |
| 2) <i>Cendrillon</i> , Les Frères Grimm | 26 |

A) PAULINE VIARDOT, ARTISTE MULTIPLE

S'intéresser à Pauline Viardot, c'est « parcourir [...] une longue période de l'Histoire de la Musique, des Arts, de la Littérature et des idées¹ ». Son histoire semble en effet résumer un siècle tout entier : née à Paris en 1821 et morte à l'âge de 89 ans, elle connaît à la fois les grandes heures du romantisme et les évolutions musicales de la fin du XIX^{ème} siècle, telles que la musique moderne portée par Debussy.

« On croit rêver en se rappelant qu'elle a sauté sur les genoux de Lorenzo Da Ponte, le librettiste de Mozart, et qu'elle est morte quatre ans seulement avant la Première Guerre Mondiale, après avoir connu les révolutions de 1830, 1848 ainsi que la défaite de 1870.² »

1) « Une famille où le génie semblait héréditaire³ »

Fille du célèbre ténor Manuel Garcia, créateur de nombreux rôles composés par Rossini (notamment Le comte Almaviva du *Barbier de Séville*), et de la cantatrice Joaquina Sitchès-Garcia ; sœur de l'adulée Maria, dite la Malibran, et de Manuel, baryton puis

¹ Patrick Barbier, *Pauline Viardot*, p.12.

² Patrick Barbier, *Ibid.*

³ Franz Liszt, Pauline Viardot-Garcia dans *Neue Zeitschrift für Musik*, Leipzig, 28 janvier 1859.

pédagogue de renom, Pauline Viardot baigne dès son plus jeune âge dans l'art lyrique. « Dans cette famille Garcia, la musique était l'air que l'on respirait », résume Camille Saint-Saëns.

Dès l'âge de quatre ans, elle voyage en famille aux États-Unis, (son père se produit alors avec sa troupe à New York) puis en Angleterre et encore au Mexique : elle est alors jeune spectatrice des productions dans lesquelles chantent ses parents et assiste aux débuts de ses frère et sœur sur scène.

Sa propre formation musicale débute par le piano qu'elle étudie d'abord aux côtés de son père puis de Franz Liszt. Les grandes dispositions dont elle fait preuve, conjuguées à un travail acharné, l'amènent très vite à accepter des engagements professionnels en tant qu'accompagnatrice.

À quinze ans, elle joue ainsi en concert avec sa sœur Maria et son nouveau mari violoniste, Charles de Bériot. Malheureusement Maria Malibran qui n'a alors que 28 ans, décède en pleine gloire un mois plus tard, des suites d'un accident de cheval.

La mère de Pauline, convaincue que sa vocation n'est pas le piano mais le chant, la pousse à entamer une formation vocale. Aussi voit-elle en Pauline l'héritière de sa sœur défunte.

2) Pauline cantatrice

a) les débuts

Pauline travaille dur pour parfaire sa formation au chant et révèle une remarquable virtuosité. Ses débuts à la scène ont lieu en 1838 au Théâtre de la Renaissance et consacrent sa réputation auprès du public, malgré les inévitables comparaisons avec la Malibran. Cette même année, elle se produit dans des salons parisiens puis à l'Ambassade de Belgique, où elle rencontre Musset qui s'enthousiasme devant « le génie qui déborde [d'elle] ».

L'année suivante, elle fait une prestation sensationnelle au Théâtre des Italiens dans l'*Otello* de Rossini où elle incarne le rôle de Desdémone. Redoublant d'efforts physiques devant les exigences de la partition, Pauline réalise la prouesse d'étendre sa tessiture de mezzo-soprano à celle de soprano et de contralto.

Le rôle de Desdémone [...] est un des plus difficiles du Théâtre Italien. [...] Sortir triomphante d'une pareille épreuve, dès le premier jour, sans hésitation, ce n'est pas peu de chose. Mademoiselle Garcia [...] débute comme bien d'autres voudraient finir.

Alfred de Musset, *Revue des deux mondes*, 1^{er} novembre 1839.

Jamais... par Madame Malibran elle-même, ce mélancolique caractère de Desdémone ne fut plus admirablement compris.

La voix de Melle Garcia, d'une pureté virginale égale dans tous les registres, juste vibrante et agile, n'embrasse pas trois octaves et demie, comme une faute d'impression l'a fait dire à un de nos meilleurs critiques ; elle s'élève seulement du *fa* grave au contre *ut* (deux octaves et une quinte), et cette étendue est déjà immense, puisqu'elle réunit trois genres de voix qui ne se trouvent presque jamais réunis : le contralto, le mezzo-soprano et le soprano. [...] Et le mérite de sa pantomime, simple autant qu'expressive, et la grâce de ses attitudes de colombe blessée, égalent presque...la pathétique de son chant... Melle Pauline Garcia est évidemment la cantatrice qui a le plus d'avenir, et sur laquelle reposent les plus chères espérances des amis de l'art.

Hector Berlioz, *Le Journal des débats*, 13 octobre 1839.

La critique, le public, les théâtres, ne cessent d'acclamer la jeune cantatrice qui enchaîne les rôles : en 1839, elle chante la *Cenerentola* de Rossini, puis Rosine dans *Le Barbier de Séville* et *Tancredi*. Dès 1840, Pauline est déjà considérée comme l'une des artistes les plus talentueuses d'Europe : « Qu'on l'aime ou qu'on la discute, un fait est certain, elle a le génie du chant, une exceptionnelle personnalité musicale et, au théâtre, un souci des rôles composés en profondeur⁴. »

⁴ *Lettres inédites de George Sand et de Pauline Viardot*, p.32.

b) la gloire

Très vite, Pauline se produit à l'international. En 1843, elle éblouit la haute société russe à Saint Pétersbourg. C'est là qu'elle rencontre le grand écrivain et dramaturge Ivan Tourgueniev qui tombe éperdument amoureux d'elle. À défaut de devenir son amant - quoique la question ne soit pas tout à fait close, certains auteurs ayant souligné des passages particulièrement ambigus de leur correspondance-, il devient un ami proche du couple, allant plus tard jusqu'à acheter une propriété à Baden-Baden sur le terrain attenant à celui des Viardot.

Pauline ne cesse de briller : la veille d'une représentation à Berlin, où elle chante le rôle d'Alice dans *Robert le diable*, elle apprend que l'interprète du rôle d'Isabelle est souffrante. Pauline décide alors de relever un incroyable défi : les rôles ne paraissant jamais ensemble sur scène, elle chantera les deux ! Voici comment elle rend compte de la soirée à un ami :

Le tour de force a eu lieu. J'ai chanté les deux rôles de Robert. Le public m'a accueillie magnifiquement, moi et mes œuvres. L'émotion d'hier a certainement dévoré huit jours de mon existence.

Lettre de Pauline Viardot à Matthieu Wielhorski, le 29 mars 1847 à Berlin.

En 1849, elle crée le rôle de Fidès, composé pour elle par Meyerbeer dans *Le Prophète*. Deux ans plus tard, elle crée *Sapho* et contribue ainsi à lancer la carrière de Gounod.

Pauline continue de beaucoup forcer sur sa voix, et commence à en sentir les effets. Une de ses dernières grandes prestations se tient en 1859, elle chante alors la première de *l'Orphée* de Gluck dans la version de Berlioz remaniée pour elle même :

Mme Viardot vient de jouer *Orphée* ; ce que vous avez de mieux à faire dans ce moment, c'est de prendre la diligence de Châteauroux et de venir à Paris pour la voir dans ce chef d'œuvre véritablement ressuscité par elle. Rien n'est plus beau que le vrai.

Lettre d'Eugène Delacroix à George Sand, le 10 décembre 1859.

3) George Sand, une amie fidèle

Les premiers succès de Pauline au Théâtre Italien l'amènent à rencontrer quantité d'artistes et d'intellectuels. L'une de ses relations les plus intimes sera celle qu'elle entretiendra avec George Sand. Considérant la musique comme l'art le plus noble et plaçant le chant devant toute autre forme instrumentale, l'écrivain est dès le début fascinée par le talent, le timbre et l'énergie de Pauline. Très vite après s'être rencontrées (à l'aube du succès que connaît la cantatrice), les deux femmes nouent une solide amitié dont on peut mesurer l'intensité dans leur

correspondance, rassemblée par Thérèse Marix-Spire dans les *Lettres inédites de George Sand et de Pauline Viardot* :

Reine du monde Si j'avais des millions, je les dépenserais ce jour-là en tapis orientaux pour mettre sous vos pieds...
J'aime assez le génie mais quand il est joint à la bonté, je me prosterne devant lui.

Lettre de George Sand à Pauline Viardot, hiver 1839-1840.

S'il peut vous être *le moins du monde agréable*, ainsi qu'à Monsieur Chopin, de venir passer la soirée à la maison, vous savez tout le bonheur que nous aurons à vous voir. Dans cet espoir, je me réjouis par avance, et vous donne un baiser affectueux.
Répondez-moi un *oui* ou un *non* afin que je pleure ou ris.

Lettre de Pauline Viardot à George Sand, été 1841.

Je peux vous dire que vous êtes l'être le plus parfait que je connaisse et que j'aye jamais connu. Quand je vous vois seulement une heure, tout le poids de ma vie s'en va comme si j'étais née d'hier avec vous et comme si je vivais de toute la plénitude et de toute la douceur qui sont en vous.

Lettre de George Sand à Pauline Viardot, le 22 juin 1841.

Avoir eu le bonheur de procurer une jouissance à un être comme vous... rien que pour cela, j'aurais bien fait de venir au monde.

Lettre de Pauline Viardot à George Sand, le 30 octobre 1860

Grâce à George Sand, Pauline est introduite auprès de Chopin, Delacroix mais également Louis Viardot, son futur époux.

Passionné de musique, l'homme est alors directeur du Théâtre Italien. Ils se marient en avril 1840, donneront naissance à quatre enfants et formeront toute leur vie un couple soudé.

En 1842, George Sand débute l'écriture de *Consuelo*, un roman dans lequel elle donne à Pauline les traits d'une héroïne, comme « pour posséder à sa manière cet être d'exception dans lequel elle semble réfléchir son image⁵. » Le personnage principal, une cantatrice bohémienne d'origine espagnole, fait en effet largement penser à sa jeune amie :

On entendait le timbre clair de sa voix pardessus les cent voix de ses compagnes, non sans qu'elle criât, comme font les chanteurs sans âme et sans souffle, mais parce que son timbre était d'une parfaite pureté irréprochable et son accent d'une netteté parfaite. [...] Elle seule en un mot était une musicienne et un maître, au milieu de ce troupeau d'intelligences vulgaires, de voix fraîches et de volontés molles.

George Sand, *Consuelo*, Chapitre 11.

4) Le Salon musical des Viardot

Au XIX^{ème} siècle, le salon musical est un élément capital de la vie artistique. Celui de Pauline Viardot, véritable lieu de rencontre pour les compositeurs, est parmi les plus fréquentés. D'abord en

⁵ Patrick Barbier, *op.cit.* p.110.

France, rue de Douai, puis en Allemagne, à Baden-Baden, le couple Viardot reçoit tout ce que l'Europe compte de grands artistes.

Les peintres Delacroix, Ary Scheffer (son portraitiste), les compositeurs Berlioz, Rossini, Saint-Saëns, les écrivains Flaubert, Zola, Dickens figurent parmi les invités réguliers des soirées musicales organisées dans la maison des Viardot, rue de Douai à Paris. Ces réunions, de grande qualité artistique, donnent lieu à des moments de musiques inédits : « En 1860, se passe un événement musical non négligeable, écrit Patrick Barbier. Wagner est alors à Paris, [...] et propose une avant-première privée de son opéra *Tristan et Isolde*. Madame Viardot, toujours avide de nouvelles découvertes, offre sa participation vocale à un tel événement. C'est dans son salon qu'a lieu cette première française, cinq ans avant la création officielle à Munich : Wagner chante lui-même le rôle de Tristan tandis que Pauline incarne Isolde. [...] ». Parmi les auditeurs privilégiés de cette soirée, se trouve Berlioz, plutôt sceptique devant la musique de Wagner.

En 1862, Pauline et son mari Louis quittent Paris pour s'installer à Baden-Baden. Dans le jardin de leur villa, Louis fait construire une galerie d'art qui devient vite un autre salon musical, tout aussi prisé que celui de la rue de Douai. Les matinées musicales qui s'y déroulent le dimanche ne cessent d'accueillir les membres de

l'immense réseau amical de Pauline Viardot : Liszt, Saint-Saëns, Clara Schumann, Tourgueniev, Massenet, Fauré.

C'est à l'occasion d'une réunion privée dans le salon musical de Marie De Nogueiras, une de ses anciennes élèves, que Pauline Viardot crée *Cendrillon* en 1904.

5) Du chant à l'enseignement et la composition

« On lui avait conseillé », raconte Saint-Saëns dans *l'Ecole Buissonnière*, « quand sa voix parut fléchir, de se consacrer au piano ; elle eût trouvé là une nouvelle carrière et une seconde célébrité. Elle ne le voulut point, et donna pendant quelques années, le douloureux spectacle du génie luttant contre l'adversité, sous la forme d'une voix brisée, rebelle, inégale, intermittente. Ce qui de bonne heure altéra sa voix, ce fut son amour immodéré pour la musique ; elle voulait chanter tout ce qu'elle aimait, même des rôles qu'elle n'aurait pas dû aborder dans l'intérêt de la conservation de son instrument. »

En 1863, Pauline dont la voix est désormais trop fatiguée, se retire donc de la scène d'opéra et se fait connaître comme professeur à Baden-Baden en Allemagne. Dans le même temps, la composition occupe une grande partie de sa vie. Elle n'a toutefois aucune intention de devenir une compositrice remarquée. « Au rebours de la plupart des compositeurs qui n'ont rien de plus pressé que d'exhiber leurs produits, elle s'en cachait comme d'une faute ; il

était fort difficile d'obtenir qu'elle les fit entendre ; les moindre cependant ; lui eussent fait honneur ⁶. »

Les ouvrages qu'elle compose sont d'abord destinés à ses élèves, pour développer leurs capacités vocales. De 1864 à 1874, elle écrit cinq lieder et trois opéras de salon sur des livrets de son grand ami Tourgueniev.

À la fin de sa vie, Pauline convenait qu'elle n'avait pas su ménager suffisamment sa voix. À une jeune cantatrice, elle se confia en ces termes : « Ne faites pas comme moi, j'ai voulu tout chanter, je me suis abîmé la voix ». Et Camille Saint-Saëns de conclure : « Bienheureuses ces natures de flamme qui se consomment elles-mêmes, et gloire aux lames qui usent le fourreau. »

⁶ Camille Saint Saëns, *Ecole Buissonnière, notes et souvenirs*. p.217.

B) CENDRILLON

1) Argument

Les Personnages :

Le Baron de Pictordu, baryton

Marie, dite Cendrillon, soprano

Armeline, fille de Pictordu, mezzo-soprano

Maguelonne, fille de Pictordu, soprano

La Fée, soprano colorature

Le Prince Charmant, ténor

Le Comte Barigoule, ténor

En guise de prologue, la production de l'Opéra Comique proposera des mélodies de Pauline Viardot et de ses contemporains.

PREMIER TABLEAU

Le salon du Baron Pictordu

Seule dans le salon du Baron Pictordu, Cendrillon chantonne qu'elle est pauvre et qu'elle ne trouvera peut-être jamais l'amour. Un mendiant l'interrompt pour lui demander si les maîtresses de la maison pourraient lui donner un peu à manger.

Se retrouvant seul, le « mendiant » révèle qu'il est, en fait, un prince. Les sœurs arrivent au moment où il s'en va et reprochent à Cendrillon de l'avoir laissé entrer.

Le prince revient, déguisé cette fois en chambellan, et invite la famille à un bal qui aura lieu le soir même. Les sœurs, excitées, courent se préparer.

Entre le baron qui révèle son secret. Autrefois, il était épicier et faisait un négoce plutôt louche qui a fini par l'amener en prison. Les sœurs partent au bal avec leur père. Cendrillon rêve du chambellan et s'endort. Une voix la réveille : c'est la Fée, sa Marraine, qui transforme les objets les plus inattendus pour donner à Cendrillon carrosse et chevaux. Elle lui remet aussi un voile magique et des souliers pour se rendre au bal. Une seule condition : il faut qu'elle rentre avant minuit.

DEUXIÈME TABLEAU

Dans la salle de bal du château

Le véritable chambellan, le Comte Barigoule, s'exerce au rôle qu'il doit jouer pendant la soirée : celui du Prince charmant.

Le vrai prince, qui veut qu'on l'aime pour sa personne et non pour sa couronne, porte encore l'habit de chambellan.

Le Baron arrive avec ses filles Armeline et Maguelonne, et tous trois essaient de s'attirer les bonnes grâces du Comte Barigoule. Cendrillon est la dernière à arriver et son entrée attire le regard de tous les invités. Le Comte propose alors aux dames de chanter et un concert s'improvise. Après le menuet qui s'ensuit, il escorte les invités vers le pavillon. Enfin seuls, Cendrillon et le

« chambellan » se déclarent leurs sentiments, mais ils sont interrompus par l'horloge qui sonne minuit.

Cendrillon part en courant et perd un de ses souliers.

TROISIÈME TABLEAU

Le salon du Baron Pictordu

De retour chez lui, le Baron Pictordu est inquiet de la manière dont le « Prince » le dévisageait. Ses craintes sont justifiées lorsque le Comte Barigoule entre et révèle qu'il reconnaît en Pictordu l'épicier qui lui vendait cet horrible pain d'épices. La véritable raison de sa visite est d'informer le baron de l'arrivée imminente du Prince, désireux de savoir à qui appartient le soulier.

Avec l'aide du Comte Barigoule, les sœurs essaient le soulier, qui ne va ni à l'une ni à l'autre. Mais le prince persiste et comme le Comte Barigoule sait qu'il doit y avoir une autre jeune fille dans la maison, on envoie chercher Cendrillon à la cuisine.

Le soulier lui va à la perfection et la Fée peut venir bénir l'heureux couple.

(Extrait du livret de *Cendrillon* de Pauline Viardot, Opéra Rara ORR 212, Il salotto, volume 3.)

2) Spécificités de la version de Pauline Viardot

Pauline a 82 ans lorsqu'elle compose *Cendrillon*. Dédiée à l'une de ses anciennes élèves, Marie De Nogueiras, on suppose que l'œuvre ait été créée chez cette dernière en 1904. « Outre le clin d'œil à l'opéra éponyme de Massenet, créé en 1899 », cette *Cendrillon* est avant tout « un ultime hommage au personnage féerique que Pauline a si souvent côtoyé dans l'ouvrage rossinien du même nom. »

L'alternance du chant et des dialogues parlés, la brièveté de l'ouvrage et la seule présence d'un piano pour accompagnement en font un opéra-comique de chambre. La dramaturgie et les personnages, restent quant à eux, très proches de l'ouvrage de Rossini : « l'odieuse mégère est aussi remplacée par un baron, M. de Pictordu. Les deux demi-sœurs de *Cendrillon*, Armeline et Maguelonne, possèdent des prénoms inspirés des *Précieuses*, aussi ridicules que dans l'opéra, et le chambellan du prince, le comte Barigoule, échange lui aussi son rôle avec son maître comme le font Ramiro et Dandini chez Rossini. Seule la Marraine-Fée revient de plein droit, alors que le compositeur italien et son librettiste l'avaient remplacée par le philosophe Alidoro. La célèbre pantoufle égarée au bal, retrouve aussi ses prérogatives : la censure autrichienne de 1817 avait contraint Rossini à la

remplacer par un bracelet (ceci de crainte que la créatrice du rôle ne soit obligée de montrer ses chevilles au public !) ⁷ »

Fidèle à la forme opératique du XIX^{ème} siècle, comme dans *La Chauve-Souris* (Strauss fils), *La Veuve Joyeuse* (Lehár), *La Ville morte* (Korngold) ou *La Rondine* (Puccini), la scène de bal du deuxième tableau permet de donner lieu à une représentation dans la représentation. Les chanteurs interprètent alors les airs qui leur ont valu de grands succès auprès du public. On appelle ces airs, qu'ils « transportent » avec eux, « les airs de valise ».

Avec *Cendrillon*, Pauline Viardot semble démontrer « son aisance à écrire, au service de l'expression théâtrale, dans nombre de styles différents, de pastiches, de danses anciennes, harmonisés avec humour à des parodies d'Adam, Rossini et Wagner, pour en arriver à une écriture très proche d'autres auteurs de la même époque, André Messager et Reynaldo Hahn. » ⁸

3) *Cendrillon* : profusion d'adaptations

À la fin de XIX^{ème} siècle, une spécialiste anglaise, Mariane R. Cox avait dénombré 345 versions de *Cendrillon*. Il s'agit sans doute du conte le plus populaire qui connaît le plus de variantes dans le

⁷ Patrick Barbier, *op.cit.* p.328.

⁸ Florence Launay, *Les Compositrices en France au XXI^{ème} siècle*.

monde : aujourd'hui, les études les plus récentes en dénombrent plus de 1000. Au delà de tous ces récits, Cendrillon est une figure mythique toujours vivace qui continue de stimuler l'imaginaire.⁹

La première adaptation théâtrale de Cendrillon est celle de Louis Anseaume en 1759, dans laquelle érotisme et badinage sont à l'honneur. La pièce commence au lendemain du bal chez le Prince. Cendrillon n'ose confier à sa marraine ce qu'elle a perdu dans la nuit...

Plus tard, en 1810 la Cendrillon de Nicolas Isouars (dit Nicolo) est créée à l'Opéra Comique : le succès est tel pour cet opéra féerique, qu'il est donné plus d'une centaine de fois au cours de la période impériale. Traduit en italien, le livret deviendra la source de celui signé par Ferretti pour Rossini en 1817.

En 1899, l'Opéra Comique voit la création d'une autre Cendrillon, celle du compositeur Massenet. Qualifié de « conte de fées », cet opéra-comique sur un livret d'Henri Cain, propose une histoire sans mièvrerie, légère et poétique.

Le ballet éponyme de Prokofiev est créé quant à lui à Moscou, en 1945.

Côté cinéma, Cendrillon fait également l'objet de nombreuses adaptations. Parmi celles-ci, citons :

- celle de George Méliès en 1899, qui marque son premier film dépassant les 100 mètres et comprend un ajout à la version du conte : la scène de mariage entre le Prince et Cendrillon.
- l'incontournable version de Walt Disney en 1950, dans laquelle valeurs morales et bons sentiments règnent en maîtres.
- ou encore *Cinderella* (traduit Cendrillon aux grands pieds pour les spectateurs français), réalisée par Franck Tashlin avec Jerry Lewis qui transpose le conte et met en scène un « homme Cendrillon ».

⁹ Nicole Belmont, spécialiste des contes de tradition orale (extrait du programme de *Cendrillon* de Massenet, édité pour la production de l'Opéra Comique en mars 2011.)

C) LA PRODUCTION DE L'OPÉRA COMIQUE

1) Les chanteurs de l'Académie de l'Opéra Comique à l'honneur

Inaugurée cette saison par Jérôme Deschamps, l'Académie de l'Opéra Comique entend enseigner à de jeunes chanteurs francophones les spécificités stylistiques de l'opéra-comique. Enseigné dans les conservatoires jusqu'en 1991, ce répertoire n'est plus aujourd'hui l'objet d'aucune formation spécialisée d'où une réelle méconnaissance de la part des chanteurs français et étrangers mis en difficulté par la déclamation, le passage du parlé au chanté et par la prosodie du français.

Dans le cadre de l'Académie, l'Opéra Comique propose à de jeunes chanteurs de bénéficier d'une formation riche et variée (déclamation, technique vocale, théâtre...), et de participer aux productions.

Cendrillon sera interprétée, en alternance, par l'ensemble des chanteurs de la promotion 2012-2013, selon la distribution suivante :

Baron de Pictordu, Olivier Déjean et Ronan Debois

Marie, dite Cendrillon, Eva Ganizate et Sandrine Buendia

Armelinde, fille de Pictordu, Alix Le Saux

Maguelonne, fille de Pictordu, Sandrine Buendia et Cécile Achille

La Fée, Magali Arnault Stanczak

Le Prince Charmant, Patrick Kabongo Mubenga et François Rougier

Comte Barigoule, Safir Behloul

2) Entretien avec Thierry Thieû Niang, metteur en scène

Thierry Thieû Niang est d'abord danseur et chorégraphe.

Pour lui, créer c'est transmettre, mettre en rapport aussi bien dans la forme que dans le sens, dans l'expérimentation, la pensée à venir et le corps au présent, des traversées multiples entre le singulier et le collectif, le réel et l'imaginaire.

Son travail aborde les arts de la scène comme lieu d'exploration des formes du vivre ensemble, des apprentissages, des transmissions, des rencontres inédites, renouvelées et constituantes.

Comment appréhendez-vous cette forme particulière qu'est l'opéra-comique de salon ?

Je veux tenter de recréer l'atmosphère d'un salon de musique dans lequel un cercle d'amis - musiciens, écrivains, poètes et peintres - se retrouvaient à l'occasion de concerts improvisés et de discussions enflammées sur les questions artistiques, philosophiques et politiques. À la fois opéra de chambre, concert et récital, il s'agit d'un salon de musique, reflet des arts de la scène d'aujourd'hui.

Cette Cendrillon est-elle différente de celle que nous connaissons ? Quelles sont ses spécificités ?

Cette *Cendrillon* est féministe, politique, pleine d'humour et de tendresse et nous donne à voir des personnages faits de contradictions, de désirs et de secrets confondus. Personne n'est méchant, personne n'est faux mais on trouve une certaine maladresse et un humour peints comme un tableau, une carte postale nous donnant à voir les humeurs d'une société, d'une époque.

Connaissez-vous les compositions de Pauline Viardot avant de travailler sur ce projet ?

Non ! Je connaissais la femme, sœur de La Malibran, amie de George Sand, Musset, Tourgueniev et de Chopin, muse de Gounod, Berlioz et de tant d'autres. Je savais qu'elle était une grande chanteuse, une amoureuse, une amie fidèle et joyeuse, une femme libre et déjà très européenne.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans cette œuvre ?

L'idée de retrouver l'univers des contes et de voir leurs résonances dans notre vie contemporaine, leur théâtralité ludique et profonde à la fois, mais aussi la place de la femme, de la famille recomposée, du mariage...

J'ai pensé à Marivaux, à Mozart mais aussi à la *Cendrillon* de Joël Pommerat¹⁰. Et puis, toujours cette volonté d'instantané : une quasi improvisation par tous, pour raconter cette histoire avec ce

que les chanteurs, les musiciens et la comédienne sont aujourd'hui, dans notre actualité, notre présent, notre siècle.

À quoi ressemblera votre mise en scène ?

À un après-midi entre amis ou entre enfants où l'on se raconte une histoire, où l'on chante, se déguise avec ce qui est là sous la main et sous nos yeux. C'est à la fois un salon de musique, un concert de chambre, une lecture, une pièce de théâtre, un temps poétique avec des femmes et des hommes qui chantent, qui jouent et qui dansent au présent de leurs singulières présences.

Avez-vous procédé à des coupures dans le livret ? Si oui pour quelles raisons ?

Nous avons tenté avec les chanteurs et les pianistes d'équilibrer le texte du livret avec celui qui figure sur la partition. Certains passages se trouvaient en effet uniquement sur l'un des deux supports. Nous avons également essayé de rester au plus près du conte, en gardant les situations décalées et ludiques inventées par Pauline Viardot.

Vous intervenez dans la formation que suivent les chanteurs de l'Académie de l'Opéra Comique, de quelle façon travaillez-vous avec eux ?

Je ne suis pas intervenant, je travaille avec eux, je partage avec eux - comme avec les comédiens, les danseurs, les amateurs et professionnels avec qui je travaille par ailleurs. Nous abordons les questions relevant de la dramaturgie, du mouvement des corps et de la pensée en explorant et en expérimentant des thématiques diverses qui ne sont pas seulement celles du chant ou de l'opéra.

¹⁰ Référence à la pièce de théâtre, mise en scène par Joël Pommerat au Théâtre de l'Odéon en 2011.

Nous traversons différents univers qui nous mettent en mouvement : littérature, art contemporain, cinéma.

Pour vous, Cendrillon, c'est...

C'est raconter une histoire universelle et intime à la fois.

C'est penser aux enfants perdus chez *Peter Pan* ou muets et endormis chez *La Petite Sirène* ou ailleurs, plus loin, dans des bois dormants. C'est chercher aussi ce qui nous blesse et nous guérit dans les légendes, les fables, les histoires et les contes de notre civilisation.

3) Entretien avec Émilie Roy, scénographe

Après une Licence d'Études Théâtrales, Émilie Roy intègre la prestigieuse École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre de Lyon d'où elle sort diplômée en 2004.

Elle officie depuis deux saisons au sein du Bureau d'Études de l'Opéra Comique en tant que dessinatrice. Son travail consiste à étudier la faisabilité des décors, qui pour chaque production sont originaux. En parallèle de cette activité, Émilie Roy signe de nombreuses scénographies pour le théâtre et l'opéra.

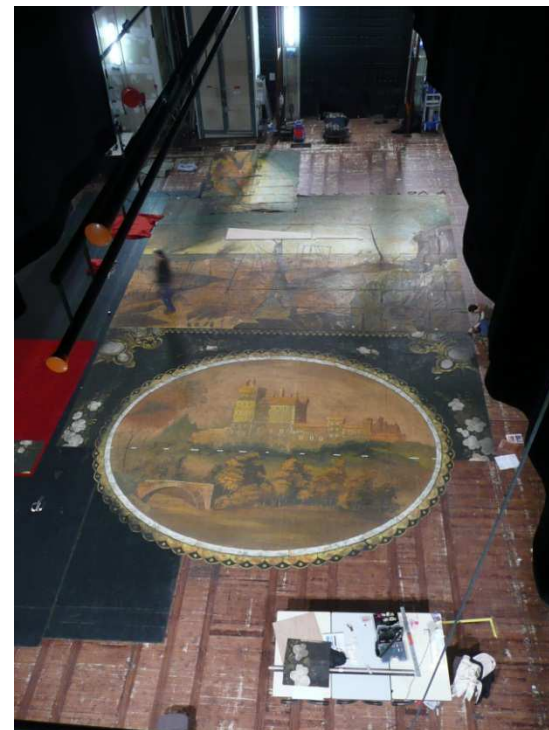
En 2011, elle réalise notamment les décors de la production *Ô mon bel inconnu*, mis en scène par Emmanuelle Cordoliani à l'Opéra Comique. *Cendrillon* marque sa première collaboration avec Thierry Thieû Niang.

L'idée directrice de Thierry Thieû Niang est de proposer un spectacle qui aurait l'air d'être conçu en direct : les artistes se trouvant dans le salon de la compositrice Pauline Viardot décident, comme le feraient des enfants pour s'amuser, de se mettre en

scène dans un spectacle. La scénographie se veut donc simple et sans artifice. L'essentiel étant de ne pas encombrer la scène pour conserver un espace aéré qui saura mettre en valeur les corps des artistes.

Puiser les sources de cette scénographie dans du matériel de récupération de notre répertoire faisait sens et revenait à travailler sur l'identité de notre théâtre, de la même manière que Thierry Thieû Niang travaille sur la personnalité des chanteurs.

J'ai donc amorcé mes recherches dans les décors des spectacles déclassés donnés à l'Opéra Comique. J'y ai fait une jolie trouvaille : une toile peinte extraite du décor de Béatrice et Bénédicte représentant, dans un médaillon, un château aux allures de contes de fées.



La toile, transformée à l'Opéra de Reims.

Cet élément très théâtral utilisé de façon détournée allait être le point de départ d'une nouvelle mise en espace, concrétisée par les ateliers de décors de l'Opéra de Reims. Son intérêt réside en premier lieu dans sa matière : au cours de la première partie, elle est posée au sol à la façon d'un tapis. Ce n'est qu'ensuite qu'elle devient une image, lorsque les artistes suspendent cette toile : le château vient alors figurer la scène du bal.

L'installation de ce décor fait partie intégrante de la mise en scène, les artistes sont donc tout à la fois interprètes et manipulateurs de leur propre espace. Pour rendre cette mise en place la plus légère possible, certains éléments sont multifonctions : on trouve ainsi ce gros livre constitué de morceaux recyclés de toiles et de frises de velours rouge, qui en un tour de bras, devient un lit, puis un miroir et une armoire à chaussures. Enfin, ces éléments s'agencent autour du piano à queue, instrument pour lequel l'œuvre a été composée, et quelques accessoires caractérisent cet intérieur féminin et son époque.

D) OUTILS PEDAGOGIQUES

1) Bibliographie

BARBIER, Patrick. *Pauline Viardot*. Paris, Editions Grasset & Fasquelle, 2009.

FRIANG, Michèle. *Pauline Viardot au miroir de sa correspondance*. Paris, Hermann Editeurs, 2008.

HARRIS, Rachel M. *The Music Salon of Pauline Viardot : Featuring Her Salon Opera Cendrillon*. [document électronique], Louisiana State University, 2005, http://etd.lsu.edu/docs/available/etd-04082005-095548/unrestricted/Harris_dis.pdf.

JESENSKY, Katherine LaPorta. *The Life of Pauline Viardot : Her Influence on the Music and Musicians of Nineteenth Century Europe*. Journal of Singing. [en ligne]. (01/01/2011). <http://www.readperiodicals.com/201101/2387305171.html>

LAUNAY, Florence. *Les Compositrices en France au XXI^{ème} siècle*. Paris, Fayard, 2006.

MAZENOD, Lucienne. *Les Femmes célèbres*. Tome II, Paris, Editions d'Art, 1961. (p. 79, 319).

ROSENTHAL, Harold et John Warrack. *Guide de l'Opéra*. Paris, Fayard, 1995.

SAINT-SAËNS, Camille. *Ecole Buissonnière, notes et souvenirs*. Paris, Pierre Lafitte & Cie Editeurs, 1913. (p. 217-223).

TOURGUENEFF, Ivan. *Lettres à Madame Viardot*. Publiées et annotées par E.Halpérine-Kaminsky. Paris, Eugène Fasquelle Editeurs, 1907.

Lettres inédites de George Sand et de Pauline Viardot 1839-1849. Notes et Introduction de Thérèse Marix-Spire. Paris, Nouvelles Editions Latines, 1959.

La Lettre du Musicien. « Il y a cent ans, disparaissait Pauline Viardot ». [en ligne]. (2004). http://www.lalettredumusicien.fr/s/articles/170_58_il-y-a-cent-ans-disparaissait-pauline-viardot

La partition de l'ouvrage libre de droits est disponible sur le site IMSLP, Bibliothèque Musicale Petrucci : [http://imslp.org/wiki/Cendrillon_\(Viardot,_Pauline\)](http://imslp.org/wiki/Cendrillon_(Viardot,_Pauline))

2) Iconographie

- Portrait de **Pauline Viardot**, peinte par Ary Scheffer en 1840 (au Musée de la Vie Romantique, Paris).

Ce portrait est commenté par Solange Thierry, commissaire de l'exposition *La Note Bleue* (présentée dans ce même Musée en 2010, dans le cadre du bicentenaire Chopin), dans la vidéo suivante de 4'40 à 6'45 mn :

http://www.classiquenews.com/ecouter/lire_article.aspx?article=3759&identifiant=2010512HPKSB915658APSVZA9U5OSHRH

- **Le Salon de Pauline Viardot**, gravure de 1853 :
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8425570j/>

- **Orgue de Pauline Viardot à Baden-Baden**, gravure de 1865 :
http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Organ_of_Pauline_Viardot_-_Baden-Baden_1865.jpg

3) Suggestions d'Activités Pédagogiques

a) quizz pour les plus petits

- 1) Pauline Viardot est issue d'une famille
 - + de musiciens
 - + de scientifiques
 - + d'écrivains
- 2) Comment surnomme-t-on sa sœur ?
 - + La Callas
 - + La Malibran
 - + La Dessay
- 3) Quel musicien célèbre est-il son professeur de piano ?
 - + Frédéric Chopin
 - + Wolfgang Amadeus Mozart
 - + Franz Liszt

- 4) Dans quelle œuvre Pauline chante-t-elle deux rôles à la fois ?
 - + *Robert le diable*
 - + *René l'énergé*
 - + *George de la jungle*
- 5) Pauline Viardot met fin à sa carrière de cantatrice car :
 - + elle ne veut plus voyager
 - + sa voix est usée
 - + elle déménage à Baden-Baden
- 6) Combien existe-t-il de versions du conte de *Cendrillon* ?
 - + une dizaine
 - + une centaine
 - + plus de 345
- 7) Dans la *Cenerentola* de Rossini, par quoi la pantoufle de verre avait-elle été remplacée à cause de la censure ?
 - + une bague
 - + un bracelet
 - + un collier
- 8) À quel âge Pauline Viardot compose-t-elle *Cendrillon* ?
 - + 15 ans
 - + 82 ans
 - + 100 ans
- 9) Dans l'œuvre de Pauline Viardot, comment s'appelle les deux sœurs de *Cendrillon* ?
 - + Delphine et Solange

- + Javotte et Anastasie
- + Armeline et Maguelonne

10) Par qui Pauline Viardot remplace-t-elle la méchante marâtre ?

- + Un prince
- + Le Baron de Pictordu
- + Le Comte de Barigoule

4) thèmes à développer pour les plus grands

Histoire des Arts / Histoire de la Musique :

Les courants artistiques et musicaux de la 2^{ème} moitié du XIX^{ème} et fin de siècle.

Les différentes représentations de *Cendrillon* à travers les arts.

Les adaptations musicales du conte : Rossini, Massenet, Prokofiev, Viardot.

Cinéma :

Cendrillon, de Méliès à Walt Disney.

Littérature :

Comparaison des versions de Perrault et des frères Grimm.

Analyse des procédés d'écriture du Conte.

Les interprétations psychanalytiques des contes de fées par Freud et Bettelheim.

Arts plastiques :

Imaginer une scénographie (décors, costumes) pour cet opéra.

Concevoir l'affiche de cette production.

(Chloé Kobuta, mars 2012.)

ANNEXES

Cendrillon ou la Petite Pantoufle de verre

Charles Perrault

Il était une fois un Gentilhomme qui épousa en secondes noces une femme, la plus hautaine et la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avait deux filles de son humeur, et qui lui ressemblaient en toutes choses. Le Mari avait de son côté une jeune fille, mais d'une douceur et d'une bonté sans exemple ; elle tenait cela de sa Mère, qui était la meilleure personne du monde. Les noces ne furent pas plus tôt faites, que la Belle-mère fit éclater sa mauvaise humeur ; elle ne put souffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant, qui rendaient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la Maison : c'était elle qui nettoyait la vaisselle et les montées, qui frottait la chambre de Madame, et celles de Mesdemoiselles ses filles ; elle couchait tout au haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paille, pendant que ses sœurs étaient dans des chambres parquetées, où elles avaient des lits des plus à la mode, et des miroirs où elles se voyaient depuis les pieds jusqu'à la tête. La pauvre fille souffrait tout avec patience, et n'osait s'en plaindre à son père qui l'aurait grondée, parce que sa femme le gouvernait entièrement.

Lorsqu'elle avait fait son ouvrage, elle s'allait mettre au coin de la cheminée, et s'asseoir dans les cendres, ce qui faisait qu'on l'appelait communément dans le logis Culcendron. La cadette, qui n'était pas si malhonnête que son aînée, l'appelait Cendrillon ;

cependant Cendrillon, avec ses méchants habits, ne laissait pas d'être cent fois plus belle que ses sœurs, quoique vêtues très magnifiquement.

Il arriva que le Fils du Roi donna un bal, et qu'il en pria toutes les personnes de qualité : nos deux Demoiselles en furent aussi priées, car elles faisaient grande figure dans le Pays. Les voilà bien aises et bien occupées à choisir les habits et les coiffures qui leur siéraient le mieux ; nouvelle peine pour Cendrillon, car c'était elle qui repassait le linge de ses sœurs et qui godronnait leurs manchettes. On ne parlait que de la manière dont on s'habillerait. Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge et ma garniture d'Angleterre. Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire ; mais en récompense, je mettrai mon manteau à fleurs d'or et ma barrière de diamants, qui n'est pas des plus indifférentes.

On envoya quérir la bonne coiffeuse, pour dresser les cornettes à deux rangs, et on fit acheter des mouches de la bonne Faiseuse : elles appelèrent Cendrillon pour lui demander son avis, car elle avait le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, et s'offrit même à les coiffer ; ce qu'elles voulurent bien.

En les coiffant, elles lui disaient :

- Cendrillon, serais-tu bien aise d'aller au Bal ?

- Hélas, Mesdemoiselles, vous vous moquez de moi, ce n'est pas là ce qu'il me faut.

- Tu as raison, on rirait bien si on voyait un Culcendron aller au Bal.

Une autre que Cendrillon les aurait coiffées de travers ; mais elle était bonne, et elle les coiffa parfaitement bien. Elles furent transportées de joie. On rompit plus de douze lacets à force de les serrer pour leur rendre la taille plus menue, et elles étaient toujours devant leur miroir. Enfin l'heureux jour arriva, on partit, et Cendrillon les suivit des yeux le plus longtemps qu'elle put ; lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa Marraine qui la vit toute en pleurs, lui demanda ce qu'elle avait.

- Je voudrais bien... je voudrais bien...

Elle pleurait si fort qu'elle ne put achever. Sa Marraine, qui était Fée, lui dit :

- Tu voudrais bien aller au Bal, n'est-ce pas ?

- Hélas oui, dit Cendrillon en soupirant.

- Hé bien, seras-tu bonne fille ? dit sa Marraine, je t'y ferai aller.

Elle la mena dans sa chambre, et lui dit : Va dans le jardin et apporte-moi une citrouille.

Cendrillon alla aussitôt cueillir la plus belle qu'elle put trouver, et la porta à sa Marraine, ne pouvant deviner comment cette

citrouille la pourrait faire aller au Bal. Sa Marraine la creusa, et n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, et la citrouille fut aussitôt changée en un beau carrosse tout doré. Ensuite elle alla regarder dans sa souricière, où elle trouva six souris toutes envie ; elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la souricière, et à chaque souris qui sortait, elle lui donnait un coup de baguette, et la souris était aussitôt changée en un beau cheval ; ce qui fit un bel attelage de six chevaux, d'un beau gris de souris pommelé.

Comme elle était en peine de quoi elle ferait un Cocher :

- Je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a point quelque rat dans la ratière, nous en ferons un Cocher.

- Tu as raison, dit sa Marraine, va voir.

Cendrillon lui apporta la ratière, où il y avait trois gros rats. La Fée en prit un d'entre les trois, à cause de sa maîtresse barbe, et l'ayant touché, il fut changé en un gros Cocher, qui avait une des plus belles moustaches qu'on ait jamais vues. Ensuite elle lui dit :

- Va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derrière l'arrosoir, apporte les-moi.

Elle ne les eut pas plus tôt apportés que la Marraine les changea en six Laquais, qui montèrent aussitôt derrière le carrosse avec leurs habits chamarrés, et qui s'y tenaient attachés, comme s'ils n'eussent fait autre chose toute leur vie.

La Fée dit alors à Cendrillon :

- Hé bien, voilà de quoi aller au Bal, n'es-tu pas bien aise ?

- Oui, mais est-ce que j'irai comme cela avec mes vilains habits ?

Sa Marraine ne fit que la toucher avec sa baguette, et en même temps ses habits furent changés en des habits de drap d'or et d'argent tout chamarrés de pierreries ; elle lui donna ensuite une paire de pantoufles de verre, les plus jolies du monde. Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carrosse ; mais sa Marraine lui recommanda sur toutes choses de ne pas passer minuit, l'avertissant que si elle demeurait au Bal un moment davantage, son carrosse redeviendrait citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lézards, et que ses vieux habits reprendraient leur première forme. Elle promit à sa Marraine qu'elle ne manquerait pas de sortir du Bal avant minuit.

Elle part, ne se sentant pas de joie. Le Fils du Roi, qu'on alla avertir qu'il venait d'arriver une grande Princesse qu'on ne connaissait point, courut la recevoir ; il lui donna la main à la descente du carrosse, et la mena dans la salle où était la compagnie. Il se fit alors un grand silence ; on cessa de danser et les violons ne jouèrent plus, tant on était attentif à contempler les grandes beautés de cette inconnue.

On n'entendait qu'un bruit confus : « Ah, qu'elle est belle ! »

Le Roi même, tout vieux qu'il était, ne laissait pas de la regarder et de dire tout bas à la Reine qu'il y avait longtemps qu'il n'avait vu une si belle et si aimable personne. Toutes les Dames étaient attentives à considérer sa coiffure et ses habits, pour en avoir dès le lendemain de semblables, pourvu qu'il se trouvât des étoffes assez belles, et des ouvriers assez habiles.

Le Fils du Roi la mit à la place la plus honorable, et ensuite la prit pour la mener danser. Elle dansa avec tant de grâce, qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation, dont le jeune Prince ne mangea point, tant il était occupé à la considérer. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs, et leur fit mille honnêtetés : elle leur fit part des oranges et des citrons que le Prince lui avait donnés, ce qui les étonna fort, car elles ne la connaissaient point. Lorsqu'elles causaient ainsi, Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts : elle fit aussitôt une grande révérence à la compagnie, et s'en alla le plus vite qu'elle put. Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver sa Marraine, et après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle souhaiterait bien aller encore le lendemain au Bal, parce que le Fils du Roi l'en avait priée.

Comme elle était occupée à raconter à sa Marraine tout ce qui s'était passé au Bal, les deux sœurs heurtèrent à la porte ; Cendrillon leur alla ouvrir.

- Que vous êtes longtemps à revenir ! leur dit-elle en bâillant, et se frottant les yeux, et en s'étendant comme si elle n'eût fait que de se réveiller ; elle n'avait cependant pas eu envie de dormir depuis qu'elles s'étaient quittées.

- Si tu étais venue au Bal, lui dit une de ses sœurs, tu ne t'y serais pas ennuyée : il y est venu la plus belle Princesse, la plus belle qu'on puisse jamais voir, elle nous a fait mille civilités, elle nous a donné des oranges et des citrons.

Cendrillon ne se sentait pas de joie : elle leur demanda le nom de cette Princesse ; mais elles lui répondirent qu'on ne la connaissait

pas, que le Fils du Roi en était fort en peine, et qu'il donnerait toutes choses au monde pour savoir qui elle était.

Cendrillon sourit et leur dit :

- Elle était donc bien belle ? Mon Dieu, que vous êtes heureuses, ne pourrais-je point la voir ? Hélas ! Mademoiselle Javotte, prêtez-moi votre habit jaune que vous mettez tous les jours.

- Vraiment, dit Mademoiselle Javotte, je suis de cet avis, prêtez votre habit à un vilain Culcendron comme cela : il faudrait que je fusse bien folle.

Cendrillon s'attendait bien à ce refus, et elle en fut bien aise, car elle aurait été grandement embarrassée si sa sœur eût bien voulu lui prêter son habit.

Le lendemain les deux sœurs furent au Bal, et Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la première fois. Le Fils du Roi fut toujours auprès d'elle, et ne cessa de lui conter des douceurs ; la jeune Demoiselle ne s'ennuyait point, et oublia ce que sa Marraine lui avait recommandé, de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, lorsqu'elle ne croyait pas qu'il fût encore onze heures : elle se leva et s'enfuit aussi légèrement qu'aurait fait une biche : le Prince la suivit, mais il ne put l'attraper ; elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre, que le Prince ramassa bien soigneusement.

Cendrillon arriva chez elle bien essoufflée, sans carrosse, sans laquais, et avec ses méchants habits, rien ne lui étant resté de toute sa magnificence qu'une de ses petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avait laissée tomber. On demanda aux Gardes de la porte du Palais s'ils n'avaient point vu sortir une Princesse ; ils

dirent qu'ils n'avaient vu sortir personne, qu'une jeune fille fort mal vêtue, et qui avait plus l'air d'une Paysanne que d'une Demoiselle.

Quand ses deux sœurs revinrent du Bal, Cendrillon leur demanda si elles s'étaient encore bien diverties, et si la belle Dame y avait été ; elles lui dirent que oui, mais qu'elle s'était enfuie lorsque minuit avait sonné, et si promptement qu'elle avait laissé tomber une de ses petites pantoufles de verre, la plus jolie du monde ; que le Fils du Roi l'avait ramassée, et qu'il n'avait fait que la regarder pendant tout le reste du Bal, et qu'assurément il était fort amoureux de la belle personne à qui appartenait la petite pantoufle. Elles dirent vrai, car peu de jours après, le Fils du Roi fit publier à son de trompe qu'il épouserait celle dont le pied serait bien juste à la pantoufle.

On commença à l'essayer aux Princesses, ensuite aux Duchesses, et à toute la Cour, mais inutilement.

On l'apporta chez les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle, mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon qui les regardait, et qui reconnut sa pantoufle, dit en riant :

- Que je voie si elle ne me serait pas bonne.

Ses sœurs se mirent à rire et à se moquer d'elle.

Le Gentilhomme qui faisait l'essai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, et la trouvant fort belle, dit que cela était juste, et qu'il avait ordre de l'essayer à toutes les filles. Il fit asseoir Cendrillon, et approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'elle y entrait sans peine, et qu'elle y était juste comme de cire. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand

encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle qu'elle mit à son pied. Là-dessus arriva la Marraine, qui ayant donné un coup de sa baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avaient vue au Bal. Elles se jetèrent à ses pieds pour lui demander pardon de tous les mauvais traitements qu'elles lui avaient fait souffrir. Cendrillon les releva, et leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnait de bon cœur, et qu'elle les priaît de l'aimer bien toujours.

On la mena chez le jeune Prince, parée comme elle l'était : il la trouva encore plus belle que jamais, et peu de jours après, il l'épousa. Cendrillon qui était aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au Palais, et les maria dès le jour même à deux grands Seigneurs de la Cour.

MORALITÉ

La beauté pour le sexe est un rare trésor
De l'admirer jamais on ne se lasse ;
Mais ce qu'on nomme bonne grâce
Est sans prix, et vaut mieux encore
C'est ce qu'à Cendrillon fit savoir sa Marraine,
En la dressant, en l'instruisant,
Tant et si bien qu'elle en fit une Reine.
(Car ainsi sur ce Conte on va moralisant.)
Belles, ce don vaut mieux que d'être bien coiffées,
Pour engager un cœur pour en venir à bout,
La bonne grâce est le vrai don des Fées ;
Sans elle on ne peut rien, avec elle, on peut tout.

AUTRE MORALITÉ

C'est sans doute un grand avantage,
D'avoir de l'esprit, du courage,
De la naissance, du bon sens,
Et d'autres semblables talents,
Qu'on reçoit du ciel en partage ;
Mais vous aurez beau les avoir.
Pour votre avancement ce seront choses vaines,
Si vous n'avez, pour les faire valoir
Ou des parrains ou des marraines.

Cendrillon

Les Frères Grimm

Un homme riche avait une femme qui tomba malade ; et quand celle-ci sentit sa fin prochaine, elle appela à son chevet son unique fille et lui dit :

- Chère enfant, reste bonne et pieuse, et le bon Dieu t'aidera toujours, et moi, du haut du ciel, je te regarderai et te protégerai.

Puis elle ferma les yeux et mourut. La fillette se rendit chaque jour sur la tombe de sa mère, pleura et resta bonne et pieuse.

L'hiver venu, la neige recouvrit la tombe d'un tapis blanc. Mais au printemps, quand le soleil l'eut fait fondre, l'homme prit une autre femme.

La femme avait amené avec elle ses deux filles qui étaient jolies et blanches de visage, mais laides et noires de cœur. Alors de bien mauvais jours commencèrent pour la pauvre belle-fille.

« Faut-il que cette petite oie reste avec nous dans la salle ? dirent-elles. Qui veut manger du pain, doit le gagner. Allez ouste, souillon ! »

Elles lui enlevèrent ses beaux habits, la vêtirent d'un vieux tablier gris et lui donnèrent des sabots de bois.

« Voyez un peu la fière princesse, comme elle est accoutrée ! », s'écrièrent-elles en riant et elles la conduisirent à la cuisine.

Alors il lui fallut faire du matin au soir de durs travaux, se lever bien avant le jour, porter de l'eau, allumer le feu, faire la cuisine et la lessive. En outre, les deux sœurs lui faisaient toutes les misères imaginables, se moquaient d'elle, lui renversaient les pois et les lentilles dans la cendre, de sorte qu'elle devait recommencer à les

trier. Le soir, lorsqu'elle était épuisée de travail, elle ne se couchait pas dans un lit, mais devait s'étendre près du foyer dans les cendres. Et parce que cela lui donnait toujours un air poussiéreux et sale, elles l'appelèrent « Cendrillon ».

Il arriva que le père voulut un jour se rendre à la foire ; il demanda à ses deux belles-filles ce qu'il devait leur rapporter.

- De beaux habits, dit l'une.

- Des perles et des pierres précieuses, dit la seconde.

- Et toi, Cendrillon, demanda-t-il, que veux-tu ?

- Père, le premier rameau qui heurtera votre chapeau sur le chemin du retour, cueillez-le pour moi.

Il acheta donc de beaux habits, des perles et des pierres précieuses pour les deux sœurs, et, sur le chemin du retour, en traversant à cheval un vert bosquet, une branche de noisetier l'effleura et fit tomber son chapeau. Alors il cueillit le rameau et l'emporta. Arrivé à la maison, il donna à ses belles-filles ce qu'elles avaient souhaité et à Cendrillon le rameau de noisetier. Cendrillon le remercia, s'en alla sur la tombe de sa mère et y planta le rameau, en pleurant si fort que les larmes tombèrent dessus et l'arrosèrent. Il grandit cependant et devint un bel arbre. Cendrillon allait trois fois par jour pleurer et prier sous ses branches, et chaque fois un petit oiseau blanc venait se poser sur l'arbre. Quand elle exprimait un souhait, le petit oiseau lui lançait à terre ce qu'elle avait souhaité.

Or il arriva que le roi donna une fête qui devait durer trois jours et à laquelle furent invitées toutes les jolies filles du pays, afin que son fils pût se choisir une fiancée. Quand elles apprirent qu'elles allaient aussi y assister, les deux sœurs furent toutes contentes; elles appelèrent Cendrillon et lui dirent :

- Peigne nos cheveux, brosse nos souliers et ajuste les boucles, nous allons au château du roi pour la noce.

Cendrillon obéit, mais en pleurant, car elle aurait bien voulu les accompagner, et elle pria sa belle-mère de bien vouloir le lui permettre.

- Toi, Cendrillon, dit-elle, mais tu es pleine de poussière et de crasse, et tu veux aller à la noce? Tu n'as ni habits, ni souliers, et tu veux aller danser?

Mais comme Cendrillon ne cessait de la supplier, elle finit par lui dire :

- J'ai renversé un plat de lentilles dans les cendres; si dans deux heures tu les as de nouveau triées, tu pourras venir avec nous.

La jeune fille alla au jardin par la porte de derrière et appela : " Petits pigeons dociles, petites tourterelles et vous tous les petits oiseaux du ciel, venez m'aider à trier les graines :

" Les bonnes dans le petit pot, Les mauvaises dans votre jabot. "

Alors deux pigeons blancs entrèrent par la fenêtre de la cuisine, puis les tourterelles, et enfin, par nuées, tous les petits oiseaux du ciel vinrent en voletant se poser autour des cendres. Et baissant leurs petites têtes, tous les pigeons commencèrent à picorer : pic,

pic, pic, pic, et les autres s'y mirent aussi : pic, pic, pic, pic, et ils amassèrent toutes les bonnes graines dans le plat.

Au bout d'une heure à peine, ils avaient déjà terminé et s'envolèrent tous de nouveau. Alors la jeune fille, toute joyeuse à l'idée qu'elle aurait maintenant la permission d'aller à la noce avec les autres, porta le plat à sa marâtre. Mais celle-ci lui dit :

- Non, Cendrillon, tu n'as pas d'habits et tu ne sais pas danser : on ne ferait que rire de toi.

Comme Cendrillon se mettait à pleurer, elle lui dit :

- Si tu peux, en une heure de temps, me trier des cendres deux grands plats de lentilles, tu nous accompagneras.

(Car elle se disait qu'au grand jamais elle n'y parviendrait.)

Quand elle eut jeté le contenu des deux plats de lentilles dans la cendre, la jeune fille alla dans le jardin par la porte de derrière et appela : « Petits pigeons dociles, petites tourterelles, et vous tous les petits oiseaux du ciel, venez m'aider à trier les graines : Les bonnes dans le petit pot, Les mauvaises dans votre jabot. »

Alors deux pigeons blancs entrèrent par la fenêtre de la cuisine, puis les tourterelles, et enfin, par nuées, tous les petits oiseaux du ciel vinrent en voletant se poser autour des cendres. Et baissant leurs petites têtes, tous les pigeons commencèrent -à picorer: pic, pic, pic, pic, et les autres s'y mirent aussi : pic, pic, pic, pic, et ils ramassèrent toutes les bonnes graines dans les plats. Et en moins d'une demi-heure, ils avaient déjà terminé, et s'envolèrent tous à nouveau. Alors la jeune fille, toute joyeuse à l'idée que maintenant elle aurait la permission d'aller à la noce avec les autres, porta les deux plats à sa marâtre. Mais celle-ci lui dit :

- C'est peine perdue, tu ne viendras pas avec nous, car tu n'as pas d'habits et tu ne sais pas danser; nous aurions honte de toi.

Là-dessus, elle lui tourna le dos et partit à la hâte avec ses deux filles superbement parées.

Lorsqu'il n'y eut plus personne à la maison, Cendrillon alla sous le noisetier planté sur la tombe de sa mère et cria :

« Petit arbre, ébranle-toi, agite-toi,
Jette de l'or et de l'argent sur moi. »

Alors l'oiseau lui lança une robe d'or et d'argent, ainsi que des pantoufles brodées de soie et d'argent.

Elle mit la robe en toute hâte et partit à la fête. Ni ses sœurs, ni sa marâtre ne la reconnurent, et pensèrent que ce devait être la fille d'un roi étranger, tant elle était belle dans cette robe d'or. Elles ne songeaient pas le moins du monde à Cendrillon et la croyaient au logis, assise dans la saleté, à retirer les lentilles de la cendre. Le fils du roi vint à sa rencontre, la prit par la main et dansa avec elle. Il ne voulut même danser avec nulle autre, si bien qu'il ne lui lâcha plus la main et lorsqu'un autre danseur venait l'inviter, il lui disait : « C'est ma cavalière. »

Elle dansa jusqu'au soir, et voulut alors rentrer.

Le fils du roi lui dit : « je m'en vais avec toi et t'accompagne », car il voulait voir à quelle famille appartenait cette belle jeune fille. Mais elle lui échappa et sauta dans le pigeonnier. Alors le prince attendit l'arrivée du père et lui dit que la jeune inconnue avait sauté dans le pigeonnier. « Serait-ce Cendrillon ? » se demanda le vieillard et il fallut lui apporter une hache et une pioche pour qu'il pût démolir le pigeonnier. Mais il n'y avait personne dedans. Et lorsqu'ils entrèrent dans la maison, Cendrillon était couchée dans

la cendre avec ses vêtements sales, et une petite lampe à huile brûlait faiblement dans la cheminée; car Cendrillon avait prestement sauté du pigeonnier par- derrière et couru jusqu'au noisetier; là, elle avait retiré ses beaux habits, les avait posés sur la tombe, et l'oiseau les avait remportés; puis elle était allée avec son vilain tablier gris se mettre dans les cendres de la cuisine.

Le jour suivant, comme la fête recommençait et que ses parents et ses sœurs étaient de nouveau partis, Cendrillon alla sous le noisetier et dit :

« Petit arbre, ébranle-toi, agite-toi,
Jette de l'or et de l'argent sur moi. »

Alors l'oiseau lui lança une robe encore plus splendide que celle de la veille.

Et quand elle parut à la fête dans cette toilette, tous furent frappés de sa beauté. Le fils du roi, qui avait attendu sa venue, la prit aussitôt par la main et ne dansa qu'avec elle. Quand d'autres venaient l'inviter, il leur disait : « C'est ma cavalière. »

Le soir venu, elle voulut partir, et le fils du roi la suivit, pour voir dans quelle maison elle entrait, mais elle lui échappa et sauta dans le jardin derrière sa maison. Il y avait là un grand et bel arbre qui portait les poires les plus exquis, elle grimpa entre ses branches aussi agilement qu'un écureuil, et le prince ne sut pas où elle était passée. Cependant il attendit l'arrivée du père et lui dit : La jeune fille inconnue m'a échappé, et je crois qu'elle a sauté sur le poirier.

« Serait-ce Cendrillon ? », pensa le père qui envoya chercher la hache et abattit l'arbre, mais il n'y avait personne dessus. Et quand ils entrèrent dans la cuisine, Cendrillon était couchée dans

la cendre, tout comme d'habitude, car elle avait sauté en bas de l'arbre par l'autre côté, rapporté les beaux habits à l'oiseau du noisetier et revêtu son vilain tablier gris.

Le troisième jour, quand ses parents et ses sœurs furent partis, Cendrillon retourna sur la tombe de sa mère et dit au noisetier :

« Petit arbre, ébranle-toi, agite-toi,
Jette de l'or et de l'argent sur moi. »

Alors l'oiseau lui lança une robe qui était si somptueuse et si éclatante qu'elle n'en avait encore jamais vue de pareille, et les pantoufles étaient tout en or. Quand elle arriva à la noce dans cette parure, tout le monde fut interdit d'admiration. Seul le fils du roi dansa avec elle, et si quelqu'un l'invitait, il disait : « C'est ma cavalière. »

Quand ce fut le soir, Cendrillon voulut partir, et le prince voulut l'accompagner, mais elle lui échappa si vite qu'il ne put la suivre. Or le fils du roi avait eu recours à une ruse : il avait fait enduire de poix tout l'escalier, de sorte qu'en sautant pour descendre, la jeune fille y avait laissé sa pantoufle gauche engluée. Le prince la ramassa, elle était petite et mignonne et tout en or.

Le lendemain matin, il vint trouver le vieil homme avec la pantoufle et lui dit :

- Nulle ne sera mon épouse que celle dont le pied chaussera ce soulier d'or.

Alors les deux sœurs se réjouirent, car elles avaient le pied joli. L'aînée alla dans sa chambre pour essayer le soulier en compagnie de sa mère. Mais elle ne put y faire entrer le gros

orteil, car la chaussure tait trop petite pour elle ; alors sa mère lui tendit un couteau en lui disant :

- Coupe-toi ce doigt ; quand tu seras reine, tu n'auras plus besoin d'aller à pied.

Alors la jeune fille se coupa l'orteil, fit entrer de force son pied dans le soulier et, contenant sa douleur, s'en alla trouver le fils du roi.

Il la prit pour fiancée, la mit sur son cheval et partit avec elle. Mais il leur fallut passer devant la tombe; les deux petits pigeons s'y trouvaient, perchés sur le noisetier, et ils crièrent :

« Ro cou-cou, roucou-cou et voyez là,
Dans la pantoufle, du sang il y a
Bien trop petit était le soulier
Encore au logis la vraie fiancée. »

Alors il regarda le pied et vit que le sang en coulait. Il fit faire demi-tour à son cheval, ramena la fausse fiancée chez elle, dit que ce n'était pas la véritable jeune fille et que l'autre sœur devait essayer le soulier. Celle-ci alla dans sa chambre, fit entrer l'orteil, mais son talon était trop grand. Alors sa mère lui tendit un couteau en disant :

- Coupe-toi un bout de talon ; quand tu seras reine, tu n'auras plus besoin d'aller à pied.

La jeune fille se coupa un bout de talon, fit entrer de force son pied dans le soulier et, contenant sa douleur, s'en alla trouver le fils du roi.

Il la prit alors pour fiancée, la mit sur son cheval et partit avec elle. Quand ils passèrent devant le noisetier, les deux petits pigeons s'y trouvaient perchés et crièrent :

« Roucou-cou, Roucou-cou et voyez là,
Dans la pantoufle, du sang il y a
Bien trop petit était le soulier
Encore au logis la vraie fiancée. »

Le prince regarda le pied et vit que le sang coulait de la chaussure et teintait tout de rouge les bas blancs. Alors il fit faire demi-tour à son cheval, et ramena la fausse fiancée chez elle.

- Ce n'est toujours pas la bonne, dit-il, n'avez-vous point d'autre fille ?

- Non, dit le père, il n'y a plus que la fille de ma défunte femme, une misérable Cendrillon malpropre, c'est impossible qu'elle soit la fiancée que vous cherchez.

Le fils du roi dit qu'il fallait la faire venir, mais la mère répondit :

- Oh non! La pauvre est bien trop sale pour se montrer.

Mais il y tenait absolument et on dut appeler Cendrillon. Alors elle se lava d'abord les mains et le visage, puis elle vint s'incliner devant le fils du roi, qui lui tendit le soulier d'or. Elle s'assit sur un escabeau, retira son pied du lourd sabot de bois et le mit dans la pantoufle qui lui allait comme un gant. Et quand elle se redressa et que le fils du roi vit sa figure, il reconnut la belle jeune fille avec laquelle il avait dansé et s'écria : Voilà la vraie fiancée!

La belle-mère et les deux sœurs furent prises de peur et devinrent blêmes de rage. Quant au prince, il prit Cendrillon sur son cheval et partit avec elle. Lorsqu'ils passèrent devant le noisetier, les deux petits pigeons blancs crièrent :

« Rocoucou, Roucou-cou et voyez là,
Dans la pantoufle, du sang plus ne verra
Point trop petit était le soulier,
Chez lui, il mène la vraie fiancée. »

Et après ce roucoulement, ils s'envolèrent tous deux et descendirent se poser sur les épaules de Cendrillon, l'un à droite, l'autre à gauche et y restèrent perchés.

Le jour où l'on devait célébrer son mariage avec le fils du roi, ses deux perfides sœurs s'y rendirent avec l'intention de s'insinuer dans ses bonnes grâces et d'avoir part à son bonheur.

Tandis que les fiancés se rendaient à l'église, l'aînée marchait à leur droite et la cadette à leur gauche : alors les pigeons crevèrent un œil à chacune d'elles. Puis, quand ils s'en revinrent de l'église, l'aînée marchait à leur gauche et la cadette à leur droite : alors les pigeons crevèrent l'autre œil à chacune d'elles.

Et c'est ainsi qu'en punition de leur méchanceté et de leur perfidie, elles furent aveugles pour le restant de leurs jours.